

Colette Soler

La passe réinventée * ?

J'ai commencé à essayer de saisir ce que les avancées successives de Lacan, pas seulement celle de 1976, changent à ce qu'il a avancé en 1967. Je ne peux pas faire autre chose que de poursuivre dans cette voie, en espérant que ce sera utile pas seulement pour moi.

Cette question n'est pas superflue à mes yeux, car, si Lacan ne s'est pas lui-même contenté de ce qu'il avait élaboré en 1967 concernant la solution de l'analyse, c'est en raison des limites de cette solution.

On ne peut pas hélas se tirer d'embarras en disant que dans tous les cas, quelle que soit la construction théorique du moment, c'est toujours la même question qui se pose pour le dispositif de la passe – c'est de savoir si le désir de l'analyste est advenu. C'est pourtant vrai que c'est la grande question, seulement le désir n'est pas prédicable, et est incompatible avec la parole, que ce soit celle du passant ou celle de l'analysant. Un désir ne peut s'assurer, et encore toujours hypothétiquement, qu'à partir et de ses conditions et de ses effets. C'est ainsi par exemple qu'on ne peut affirmer un désir de savoir que si du savoir est effectivement produit. Par analogie on pourrait dire qu'il y a désir d'analyste quand il y a l'acte analytique, mais comme dans l'acte lui-même le sujet est subverti, il y a aussi à son sujet la même aporie du compte rendu. Autrement dit, ni le désir ni l'acte ne peuvent fonctionner comme prédicat ¹. Tout ce que l'on peut évaluer donc, ce sont les avancées dont on suppose qu'elles ont créé les conditions de possibilités du passage au désir du psychanalyste et à l'acte analytique.

* Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 6 mai 2010.

1. Thèse du « Compte rendu sur "L'acte analytique" » (J. Lacan, dans *Ornicar?*, n° 29, Paris, Navarin, 1984, p. 21).

Qu'est-ce que ça change, me direz-vous ? Eh bien ! qu'une analyse menée à son point de clôture ne prouve pas l'analyste, elle indique seulement que l'acte par quoi se signifie le désir de l'analyste est possible. Nommer quelqu'un AE, ce n'est pas nommer un analyste. Ça ne dit pas « analyste tu l'es » ou « le désir de l'analyste tu l'as ». Il faut donc mettre le projecteur sur ce qui a été transmis du point d'infléchissement ou d'arrivée d'une analyse.

Je marque d'abord le pas que Lacan a fait concernant ce point d'arrivée entre la « Proposition de 1967 » et « L'étourdit » de 1972. Ces deux textes relèvent de la même construction, mais il y a cependant un écart. Il se marque par l'opposition de deux formules. En 1967, il pose que dans une passe « l'assurance du fantasme » vacille. À cela « L'étourdit » oppose une fin où le sujet est assuré de l'impossible. Dans un cas donc fin d'une assurance et dans l'autre assurance acquise. C'est tout autre chose. Lacan pose là une fin par le réel de l'inconscient lui-même, ce réel assuré de la logique de l'impossible. Il ne suffit pas que l'assurance du fantasme vacille, comme il le disait en 1967, il faut être assuré du réel.

Je précise la différence. Quand l'assurance du fantasme vacille, il y a bien quelque chose d'assuré, un savoir acquis, mais ce qui est assuré concerne le statut de l'objet, c'est-à-dire le manque du désir et le manque du savoir, qui ne sont qu'un seul manque, comme Lacan le formule dans la « Proposition... ». C'était un abord de la fin homogène au statut de la vérité sans doute, mais qui, quant au savoir, n'atteignait, je cite la phrase sur laquelle j'ai déjà mis l'accent, qu'un « savoir vain d'un être qui se dérobe ² ». C'est donc le savoir d'un savoir en échec, troué. C'est ce point qui a produit chez ses élèves du moment ce qu'il a lui-même dénoncé comme « mystagogie du non-savoir » dans son « Discours à l'AFP ».

Lacan a donc poussé sa propre élaboration vers quelque chose qui aille au-delà d'un savoir du manque, interrogeant pour cela ce que le statut de l'objet impliquait de réel. Il va dans cette direction dès 1969, dans le « Compte rendu de l'acte analytique » quand il évoque *l'en soi* de l'objet *a*, et sa pure consistance logique, réfractaire au savoir mais pas à la logique. Ce que tout le séminaire *D'un Autre*

2. J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 254.

à *l'autre* est fait pour démontrer. Au fond, « L'étourdit » boucle cette période logicienne et tire les conséquences de cet abord pour l'analyse finie. Vous pouvez lire qu'il ne récusé pas la fonction de l'objet construite en 1967, mais qu'il la complète du réel qu'elle comporte. Ce qui monte d'un cran les exigences posées sur l'analyse de l'analyste possible, puisqu'il s'agit de savoir non pas seulement s'il y a eu l'assomption du manque, mais si le sujet en a tiré, voire démontré un savoir du réel de la structure.

Alors, peut-on dire que la Préface de 1976 introduit une autre fin, une fin non par le réel de l'inconscient symbolique, mais par l'inconscient réel (ICSR) ? Il me semble que j'ai dû employer cette expression. Elle appelle des précisions, car elle est plus qu'une autre propice au malentendu.

Je reviens donc à l'inconscient réel. D'abord je répète que l'inconscient réel n'a pas à être substitué à l'inconscient-vérité. Celui-ci s'élabore sous transfert par le mi-dire de la vérité et il véhicule au fond ce que j'appelle le sens unique du fantasme. Dans la Préface, Lacan ne parle ni de désir ni de fantasme, certes, il opère avec les deux termes vérité et réel, mais le terme vérité les inclut implicitement. Qu'est-ce qui se dit dans le mi-dire de la vérité, dans la fameuse *hystorisation*, si ce n'est désir, fantasme et jouissance du sens qui va avec ? Et d'ailleurs Lacan réaffirme qu'il a pu produire la passe parce qu'il a inventé l'objet *a*. Je vous rappelle sa phrase : « Je l'ai fait d'avoir produit la seule idée concevable de l'objet, celle de la cause du désir, soit de ce qui manque ³. » Il ne dit pas : la passe, parce que j'ai inventé l'ICSR. Le terme qui a disparu dans ce texte est celui de savoir. Je crois qu'il y est lui aussi présent implicitement à travers les deux termes vérité et réel, mais je passe.

Hors ou avant analyse, l'inconscient se manifeste comme émergence, épiphanie, je l'ai dit souvent, du lapsus au symptôme, en passant par le rêve, l'acte manqué, etc. En elles-mêmes ces émergences sont plutôt réelles, elles se manifestent comme offenses faites au bon sens et à la maîtrise, assez d'ailleurs pour que les ennemis de la psychanalyse leur refusent tout sens. Dans la psychanalyse, par rétroaction de l'opération Freud, on les traite comme des formations de vérité, de la vérité comme cause dira Lacan. Chaque analysant

3. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 573.

construisant ses fictions de vérité, disons sa petite historiette, les fait passer au symbolique et leur donne sens avec ce que ça implique de jouissance. Ce que Lacan indique dans la Préface, c'est qu'au terme du procès qui donne sens, que ce soit une petite séquence ou toute l'analyse, il faut un retour au hors-sens, dans lequel l'ICSR se manifeste comme chute de la portée de sens. Est-ce que ça fait un savoir du réel ? Par définition le réel n'est pas fait pour être su, il est plutôt impossible à prédiquer. Mais on peut assurer par une analyse qu'il y a du savoir dans le réel, du savoir de *lalangue* hors sens dans le réel du vivant.

Puisque je viens d'évoquer *lalangue*, je crois cependant utile de préciser que la *motérialité* n'est pas réservée à l'inconscient réel. Ce n'est pas parce qu'on tombe sur un mot de l'inconscient ou des mots de l'inconscient, et c'est ce qu'on fait chaque fois que l'on déchiffre, que l'on est dans l'ICSR. L'inconscient quel qu'il soit est fait de mot, mais on est dans l'inconscient réel quand les mots de l'inconscient n'ont pas ou plus de portée de sens, chaque fois que, et seulement quand, il y a chute de la portée de sens.

La passe de l'inconscient-vérité à l'inconscient réel se fait donc sur le même élément de *lalangue*, qu'il s'agisse d'un lapsus ou d'un signifiant du symptôme. C'est très saisissable pour le lapsus, dont le mot reste identique tout au long du processus : il apparaît hors sens, puis il prend sens par l'élaboration des fictions de vérité, et au terme de l'élaboration il revient au hors-sens. La différence avec le mot du symptôme, c'est que celui-ci doit être déchiffré, ne se révèle souvent qu'au terme d'une série de substitution, mais le même schéma s'applique. Dit autrement, ce n'est pas au niveau de la *motérialité* que l'on peut distinguer le signifiant dans le réel, hors chaîne et hors sens, du signifiant en chaîne producteur de sens. L'aperçu de l'ICSR n'est pas une opération qui vient de *lalangue*, ce n'est pas même une découverte de sa *motérialité* épiphanique dans le lapsus ou dans le symptôme, mais c'est un changement dans la jouissance qui s'y raccorde.

Quelle fut la position de Freud ? Elle est très précise : il a découvert la *motérialité* de l'inconscient, tout seul, mais toute son entreprise a consisté à en faire un inconscient symbolique, qui a du sens. Voyez les premiers textes, on pourrait dire qu'ils donnent les règles de fonctionnement de la machine à faire sens, c'est-à-dire de

l'inconscient structuré comme un langage producteur de sens. Ça l'a conduit à l'impasse de fin, ne l'oublions pas. Mais rendons-lui quand même cet hommage que quand il est tombé sur ce qui résistait à l'élaboration de sens, la compulsion de répétition, il n'a pas refusé d'en savoir, à la différence de nombre de ses contemporains.

Cette portée de sens, de qui dépend-elle ? Pas de l'inconscient lui-même, pas du savoir sans sujet, mais du sujet précisément. Il y a portée de sens quand le sujet donne sens, et il ne donne sens que parce que le sens se jouit et satisfait. En quoi ? C'est qu'il subjective, il monte en *histoire*, alors que le réel, lui, destitue le sujet bien plus que l'objet.

La question se joue donc au niveau de l'affect qui dans le sujet répond à ses jouissances. Plus précisément d'un changement d'affect, ce qui invite à distinguer les affects du sens des affects liés au hors-sens du réel, comme je l'ai déjà développé.

Conséquence pour la passe, les deux, celle qui se produit dans l'analyse et celle qui s'authentifie dans le dispositif ? Je souligne que Lacan n'a pas dit que dans la passe on se risque pour témoigner du réel. Pourquoi ? C'est que l'on ne peut pas témoigner de l'ICSR, le témoignage dès qu'il s'articule, et parce qu'il s'articule, ne témoigne au mieux que de la vérité et de la jouissance du sens qui lui fait compagnie. Quand la jouissance du sens tombe on ne témoigne plus.

Il a donc dit témoigner de la vérité menteuse, autrement dit *hystoriser* encore, mais cette fois son analyse. Quand un élément de l'inconscient n'a « plus de portée de sens, on le sait, virgule soi », dit Lacan. J'ai déjà souligné ce soi, qui indique qu'aucun autre ne le sait, aucun autre voulant dire selon moi ni l'analyste donc, ni le cartel. La *motérialité* prête à la transmission, mais son hors-sens éventuel, non. L'inconscient défini par le hors-sens, c'est l'anti-mathème. Et là il y a une grande différence d'avec le réel de l'inconscient dont il parlait dans « L'étourdit ». Si je veux témoigner de l'inconscient réel, j'y prête attention et donc j'en sors. Autrement dit, je ne suis dans l'inconscient réel que si je n'y pense pas. On peut lui appliquer une part de ce que Lacan disait du désir dans son « Discours à l'EFF » : c'est ce lieu « où s'y retrouver, c'est en être sorti pour de bon⁴ ». Mais cette sortie n'est pas n'importe laquelle, c'est celle qui se fait par l'attention, quand on

4. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 266.

y pense, ou alors on entre à nouveau dans la voie du psychanalysant, qui réouvre l'espace de l'inconscient transférentiel. Donc l'ICSR, on peut y être, y être comme parlêtre, être de jouissance impensé, « jouissance opaque d'exclure le sens », mais on ne peut pas s'y retrouver comme sujet. Aporie du témoignage quant à l'inconscient réel, aussi radicale que l'aporie du témoignage sur le désir et l'acte.

Si je suis dans l'inconscient réel seulement quand la portée de sens tombe, et qu'en outre je suis seul à le savoir, ne sommes-nous pas au bord d'un inconscient qui ignore, plus même que la logique, qui ignore la vraisemblance ? C'est bien ce que Lacan dit : le réel est « antinomique à toute vraisemblance ». Autrement dit, il est hors sens commun, ça va de soi, chacun est un singulier désassorti, mais surtout hors vérité subjective, et c'est la grande innovation de ce texte par rapport à Freud bien sûr, mais aussi par rapport à 1967, et dont il faudrait finir par tenir compte pour la passe.

Ça veut dire deux choses je crois, le réel ne vient pas du vrai, autrement dit l'*hystorisation*, la petite historiette de mes relations à l'Autre ne rend pas compte de mes fixions de jouissance hors sens, et réciproquement ma vérité ne se motive pas du réel hors symbolique – seulement du réel du symbolique, comme Lacan le dit dans « L'étourdit ». Il évoque « ce qui du réel motive la vérité », mais il s'agit du réel logique, celui de l'impossible du rapport qui en effet rend raison de la suppléance par le fantasme. Quand il s'agit du réel hors sens qui fait bouchon, fixation réelle de jouissance, il n'en est pas de même. Ainsi, si pour tel homme il faut un brillant sur le nez de la dame pour éveiller sa libido, on peut en rendre compte par un avatar de la pulsion scopique dans le bilinguisme qui est le sien et qui permet de glisser de *to glance*, regarder, à *glanz*, brillant dans l'autre langue. Ça indique de façon indubitable l'incidence de la *lalangue* sur la condition de jouissance, mais ça ne dit absolument rien de la vérité de sa subjectivité.

D'où la formule : le réel c'est le « manque du manque », alors que la vérité au contraire suppose l'objet qui manque, l'objet qui fait parler, mais dont elle ne peut que mi-dire, et au manque duquel elle supplée par ses fictions. De fait, dans le réel, ce lieu où il n'y a pas de sens et pas de sujet, il n'y a pas de manque. La lettre identique à elle-même par exemple n'a pas de sens, et ne manque de rien, elle a seulement effet de jouissance dans le symptôme.

Dire que le réel est bouchon, c'est une façon de le placer dans la structure du nœud borroméen. Ce qui se bouche, ce sont toujours des trous. Lacan a parlé très tôt de l'enveloppe formelle du symptôme, comme de l'enveloppe imaginaire de l'objet *a*, auquel l'image fait chasuble. L'enveloppe formelle du symptôme désignait l'architecture signifiante à déchiffrer. Les effets thérapeutiques assurés, tels que la réduction de l'obsession de l'homme aux rats, sont toujours au niveau de cette enveloppe formelle. Mais qui dit enveloppe implique qu'il y a de l'enveloppé. Qu'enveloppe-t-elle ? Sans doute, en premier lieu, le trou du manque à jouir de la castration. Et notez que dans le nœud borroméen l'objet *a* qui manque est aussi inscrit dans le rond du réel comme premier effet du langage. Dans ce réel troué, cependant il y a aussi le bouchon d'une fixation de jouissance qui est fixation de mots, issus de *lalangue* intime du parlêtre, que Lacan appelle lettre à l'occasion. À ceci près que ce que j'en peux savoir est élucubration hypothétique, et que je ne peux ni mesurer ni assurer les effets possibles d'une interprétation, fût-elle poétique.

Alors avec son côté aporétique, sur lequel j'insiste vous voyez, ce bouchon du réel, quelle peut être sa fonction dans une psychanalyse et à sa fin ? Qu'est-ce qui fait preuve pour assurer que l'analysant a pris la mesure d'un tel inconscient réel réfractaire aux prises du sujet, comme à la transmission ? Qu'est-ce qui peut témoigner pour ce qui ne saurait pas s'exposer en termes de savoir ? Il faut bien une preuve si on ne veut pas être dans une mystagogie pire que celle du non-savoir, et qui serait une sorte de mystagogie du réel.

J'extrais la réponse que je lis dans le texte de Lacan, qui n'a rien de décousu. Vous pouvez noter que, dans ce texte, concernant la passe il n'évoque rien du désir du psychanalyste, ou même d'un moment de virage. Il ne retient que deux expressions : la fin, c'est de mettre un terme au mirage de la vérité, et dans le dispositif il s'agit de témoigner de la vérité menteuse, alors qu'en 1967 il s'agissait de témoigner du savoir acquis sur la vérité du désir et sur son manque.

Comment sait-on que la vérité ment au-delà de son mi-dire, lequel de fait ne gêne personne ? Dans la parole, le mi-dire de la vérité n'est pas sans rapport à un certain réel, car ce mi-dire est solidaire des impossibilités liées au langage, et le réel défini par l'impossible n'est pas invraisemblable. C'est sur cette base que sont

construits et la « Proposition... » et « L'étourdit ». Mais que la vérité, non contente d'être pas toute, en plus mente, ce qui est autre chose, comment le sait-on ? Et ce mirage et ce mensonge s'appliquent, ne perdons pas ça de vue, à la vérité même du désir. Qu'est-ce qui peut y mettre fin ? On ne sait que la vérité ment que si on a touché à ce qui ne ment pas, le réel, pour la simple raison que ça ne parle pas, que ça se manifeste identique à soi-même, manque du manque, bien que ça vienne aussi de *lalangue* ; que si on a traversé des moments de chute de sens comme on dit chute de tension, chute de tension vers le mirage de la vérité. Déclarer qu'on l'a aperçu, le réel du hors-sens, ne prouverait rien – même aporie donc que pour le désir et l'acte. Cependant, ça s'atteste indirectement par un changement de satisfaction qui prend valeur de conclusion. Ce changement se fait à l'usage – et l'usage, c'est le contraire d'un virage, ou d'un éclair –, à l'usage par la déflation de la satisfaction prise au mirage, à la course à la vérité. Dans l'analyse, le sens, la jouissance du sens dévalorise le réel de la jouissance hors sens, mais pour qu'il y ait fin, c'est la thèse du texte, il faut que le réel en retour dévalorise ou limite la vérité.

La satisfaction qui marque la fin n'a pas d'autre définition que de mettre fin à la satisfaction du mirage, de la course à la vérité, à ce que Lacan appelle dans la « Lettre aux Italiens » les « amours avec la vérité ». Et il souligne qu'elle est propre à chaque particulier, ce qui implique qu'on ne peut pas en donner d'autre définition que celle que je viens de donner. Donc, la fin du mirage indique que le réel a été pris en compte, plus précisément que le déni transférentiel du réel invraisemblable a cessé. Cette passe n'est pas à proprement parler une passe à l'inconscient réel, mais c'est une passe, pas sans l'inconscient réel, ou mieux par l'inconscient réel. Elle ne peut se manifester qu'en fait, par un déplacement de libido, par la satisfaction qu'il y a à se désabonner de la satisfaction du sens.

L'urgence. Pourquoi est-il urgent de produire cette satisfaction ? Parce que faute de cette satisfaction l'analyse laisse l'analysant dans les affres et les impasses de la phase terminale de l'analyse, décrites bien avant Lacan et désignées par lui dès « La direction de la cure ». Elles sont doublement soutenues et par l'impuissance de la vérité, mirage, et par l'horreur de ce réel qui dépasse le sujet. Si on ne satisfait pas à cette urgence, on laisse l'analysant englué dans la course vaine, entre espoir et désespoir transférentiel, privé donc de l'effet

thérapeutique majeur de l'analyse, qui est l'effet de fin. Un acte qui pousserait vers une impossible solution ne serait-il pas très suspect ?

Urgence de la solution, donc. Comment ne pas voir que là le dialogue avec Freud, qui, lui, a entériné l'impossible solution, se poursuit. Pour faire l'offre de l'analyse, ne faut-il pas être sûr de pouvoir satisfaire à cette urgence ? Or, on n'en est pas sûr, dit Lacan, sauf à l'avoir pesée. Qu'est-ce à dire ? Ça veut dire, selon moi, sauf à avoir pesé sa possibilité malgré les deux écueils de la vérité menteuse et du réel insubjectivable. Ça ne peut se faire que si, cette possibilité, on l'a expérimentée dans sa propre expérience d'abord, ou dans au moins quelques-unes de celles que l'on dirige.

Voilà donc ce qu'il faudrait conclure de ce texte concernant la possibilité de l'analyste que les cartels ont à authentifier : pas d'analyste possible s'il n'a pris dans son expérience la mesure du bouchon du réel sans lequel il n'y a pas d'arrêt aux « amours avec la vérité ⁵ », et c'est alors l'analyse sans fin, ou le terme par simple lassitude. Dit en modifiant le précepte freudien : là où c'est l'inconscient réel, j'y suis comme parlêtre, mais je ne saurais y advenir comme sujet. S'il le sait, l'analyste, ce n'est pas en vain qu'il sera supposé savoir, comme dit Lacan, savoir, ça pourrait l'orienter dans certaines de ses interventions. Et par exemple quand dans une analyse, et à l'usage, la jouissance opaque d'un élément quelconque résiste au donner sens, peut-être se souviendra-t-il que tout du réel ne peut pas être traité par le sens. Alors peut-être se gardera-t-il de demander sans trêve encore un effort vers le sens qui, lui aussi, à l'usage, conduit à l'impasse. Il reconnaîtra, et je termine sur ce point, il reconnaîtra le réel là où il est, invraisemblable, mais faisant limite au « faire vrai » de l'analyse. Ce pourquoi Lacan a pu évoquer aussi, je l'ai commenté il y a longtemps, l'idée d'une « contre-psychanalyse », pour ne pas laisser l'analysant tout enveloppé dans le symbolique.

5. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, *op. cit.*